

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

P. A. PIDOUX

Les vrais principes de
l'Archéologie chrétienne.
Introduction à l'étude de
l'archéologie du Moyen-Age

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1916, tome 15, p. 116-120

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs cet extrait d'une des conférences que M. le chevalier Pidoux a bien voulu faire à MM. les chanoines de l'Abbaye, les 21 et 23 septembre 1916 sur :

Les vrais principes de l'Archéologie chrétienne

Introduction à l'étude de l'archéologie du Moyen Age

Lorsqu'une trop bienveillante amitié (1) a provoqué l'invitation à laquelle j'ai l'honneur de répondre, j'ai eu d'abord l'effroi de prendre part à une scène du monde renversé. Donnerais-je une parcelle d'enseignement à cette noble abbaye que depuis tant de siècles, les fils de Saint Claude sont habitués à regarder comme un astre aussi lumineux que le fut notre Condat, aux temps des Viventiole, des Oyend et des Mannon ? Ajouterai-je que cette profonde vénération pour l'abbaye de Saint-Maurice,

(1) L'abbé Comte, révérend recteur de Bourguillon à Fribourg

la plus antique communauté subsistante, non seulement dans l'Eglise entière, mais de l'avis d'un de nos savants les plus compétents (2), même dans les religions antiques de l'Inde, cette vénération, dis-je, je l'ai senti croître encore en mon esprit et en mon cœur, en étudiant parmi les saints de Franche-Comté (3) ceux dont la vie me reportait à elle, cet « anonyme » si vénérable auquel nous devons les incomparables vies de nos saints de Condat, ce Saint Théodule de Grammont, dont la tête vénérée à Jouhe me semblait braver les négations superbes des hypercritiques, ce Saint Sigismond qui est pour nous Comtois, plus qu'un saint, puisqu'il est en outre l'emblème de notre nationalité bourguignonne dans un des épisodes les plus saisissants de son incessant martyre. Elle a cru, en revoyant cette crypte unique en deçà des Alpes, où reposèrent d'abord les reliques des martyrs, et ces ruines de l'édifice qui vit cinq siècles après, restaurer pour un temps, par l'union de votre Suisse et de notre Franche-Comté, le royaume de Bourgogne.

Agaune, c'est un des foyers lumineux de cette vie monastique qui, par une lumière unique, qu'il s'agisse de Dissentis, de Saint-Ursanne et de Saint-Gall, enfants de Luxeuil ou d'Agaune, sœur de Condat, depuis les temps lointains de la **laus perennis** brillèrent aussi fraternellement que le comportaient la fraternité et la communauté d'origine de leurs peuples, entre la noble Suisse, que je tiens à saluer, et ma chère Franche-Comté, mère si tendrement chérie, que je me reproche presque comme ravie à la patrie du Ciel l'affection que je lui porte. L'obéissance sera mon excuse si j'ai accepté ce rôle étrange. Aussi, aurait-il suffi de donner pour exemple les admirables travaux qui font l'honneur de M. le Prieur Bourban. Ses découvertes sont comme une leçon de choses des vérités que nous allons examiner ensemble.

L'archéologie est la science de l'antiquité. Son nom même lui donnerait le champ le plus vaste ; mais dans la pratique on la réduit à ce qui concerne l'étude des édifices, des mœurs, du costume. Il y a là déjà un vaste domaine.

L'archéologie chrétienne est le plus important des chapitres de cette science. Elle l'emporte d'abord par l'intérêt qu'elle a pour nous chrétiens ; si, en effet, rien de ce qui est humain ne doit nous être étranger, selon la parole du poète antique, si les civilisations de l'Egypte, de Babylone ou d'Athènes ne

(2) Le R. P. Roussel de l'Oratoire, professeur à l'université de Fribourg.

(3) *Vie des Saints de Franche-Comté*. Lons-le-Saulnier, Gay et Guy 1908-1909. 4 vol. in-8 illustrés.

laissent indifférent aucun esprit raisonnable, combien plus attachante encore doit être pour nous cette archéologie qui est comme l'étude d'un livre de famille ; elle nous fait revivre les âges les plus glorieux et les plus brillants de notre sainte religion ; elle nous redit la stabilité et l'invariable perpétuité de notre Foi, de notre Morale, de notre culte dont elle nous explique des cérémonies ou des usages devenus obscurs avec les transformations du temps.

Pour aborder une telle étude, il ne faut pas une âme vulgaire. Il ne suffit pas de la curiosité du passé. Voulez-vous une comparaison tirée du monde des amateurs de livres ; il ne faut pas être bibliomane ; il faut être bibliophile.

Point ne suffit de connaître l'évolution des styles, ou la série des poinçons des orfèvres. Lorsqu'on trouva à Martigny l'Hercule en bronze qui fait maintenant l'orgueil du musée de Valère, était-il suffisant d'examiner l'art du bronze, d'en déterminer l'origine, l'époque ? Ah ! si nous avons l'âme, nous rapprocherons en outre cette découverte de l'histoire de Saint Maurice ; l'une s'éclaircira par l'autre ; et nous admirerons, plus encore que l'objet d'art, le témoin de l'héroïsme des martyrs, l'idole qu'ils ont refusé d'adorer.

Cette âme chrétienne, nous l'avons, si la Foi domine assez nos conceptions artistiques et littéraires pour que nous voyions l'antiquité avec les yeux de Saint Odon de Cluny, auquel l'œuvre de Virgile apparut dans une vision comme une coupe d'un merveilleux travail, remplie de serpents venimeux ! Si nous sommes des chrétiens tout d'une trempe, comme au Moyen Age, nous pouvons aborder l'étude de l'archéologie chrétienne ; sinon, nous ne serons jamais que, selon le mot cinglant de l'apôtre, des cymbales qui résonnent.

Y eût-il jamais une époque plus calomniée que le Moyen Age ? L'âge suivant n'a-t-il pas eu l'audace de s'appeler lui-même la Renaissance, comme si le Moyen Age avait été une mort ! Si encore le Moyen Age avait été une époque de vie cachée et souterraine, comme celle du grain de blé caché dans le sillon, on pourrait peut-être excuser tant d'orgueil. Mais non, la vie s'étale au grand jour.

D'abord, le Moyen Age conserve la culture antique, avec ses vraies traditions que la Renaissance faussera en prétendant les retrouver. Je n'en veux comme preuve que la polychromie des statues.

Au XVe siècle, en Italie, on retrouve des chefs-d'œuvre antiques enfouis dans des ruines ; plus tard, on en découvre en

Grèce, en Gaule et ailleurs. Dans les vicissitudes subies, ces statues apparaissent avec la blancheur du marbre. Et nos savants de crier à la barbarie du Moyen Age qui peignait la pierre, le marbre et le bois. Mais l'archéologie est venue, et cette accusation tombe d'elle-même après nombre de découvertes ; un jour, le professeur Dieulafoy l'a établi en présence de tout l'Institut de France rassemblé : l'antiquité peignait les statues.

Le Moyen Age ne fait pas que conserver. Il perfectionne : l'histoire de l'art de bâtir va nous le montrer. L'antiquité ne connaissait que la voûte en berceau et la voûte en cul-de-four ; pour un édifice à nefs parallèles, par exemple les basiliques, les Romains se contentaient de charpentes. Le Moyen Age invente l'art de contre-butier l'une par l'autre les voûtes en berceau ; il développe la voûte d'arête, invente l'arc-doubleau, développe la coupole, trouve enfin la croisée d'ogives et l'arc-boutant. La voûte sera non seulement possible, mais ses supports seront réduits à un infime minimum et les murs seront ajourés de fenêtres si immenses que l'antiquité n'eût jamais osé les concevoir.

L'antiquité a connu l'art de tamiser la lumière par des vitres de diverses couleurs enchâssées dans des dalles percées ; le Moyen Age sera à peine commencé qu'on aura trouvé le moyen d'établir des mosaïques de verre représentant des fleurs, des personnages, des scènes. L'art du vitrail est inventé dès le temps de Charlemagne.

La calligraphie fait de tels progrès que peu à peu on arrive à la xylographie et à l'imprimerie, la magnifique résultante des travaux du Moyen Age en cette matière.

Pendant tout le Moyen Age, les savants, égarés sans doute à la poursuite de chimères, mais admirables de courage et d'ardeur, préparent les découvertes de la chimie et de la physique. Roger Bacon entrevoit la vapeur, l'électricité et même la navigation aérienne.

Le Moyen Age marche lentement parfois, mais à coup sûr ; en sociologie, il voit l'esclavage antique céder la place peu à peu au servage, et celui-ci, malgré les guerres et les invasions, n'est qu'une transition pour arriver aux libertés bourgeoises.

Mais ce n'est pas tout de conserver la vie, et même de la développer ; il faut encore la transmettre. Or quelle époque fut plus apôtre que le Moyen Age ? Avec la Foi, ces illustres qui s'appellent Boniface de Mayence, Guillaume d'Essex, Ernest de Prague et tant d'autres portent aux extrémités de la Germanie et de la Scandinavie la civilisation à laquelle l'antiquité

n'avait pu faire dépasser le Rhin. Les pays sauvages, célèbres par la défaite de Varus, voient s'élever les cathédrales de Cologne, d'Ulm, de Bamberg ou de Vienne. Les Minnesänger y font résonner leurs doux chants. Elisabeth de Hongrie, Frauenlob, Dürer, voilà ce que le Moyen Age substitue à Attila et à Witikind. Mais ce n'est point encore assez ; cette puissance d'expansion va révéler au Moyen Age des pays que l'antiquité n'a même pas soupçonnés. Marins d'Amalfi et de Gênes inventeront la boussole et découvriront l'Amérique.

Mais ici paraît bien l'ingratitude de l'histoire. De même que l'Amérique n'a point retenu le nom de Christophe Colomb, de même sa sublime découverte est comptée à la Renaissance, comme si l'antiquité avait connu la boussole qui le dirigea, comme si elle avait brûlé du zèle apostolique qui l'enflamma.

Mais il en est ainsi : Colomb, âme sublime du Moyen Age, est attribué à la Renaissance ; Attila et les Normands, derniers vestiges de l'antiquité païenne, sont réputés du Moyen Age. Cela est aussi juste que le serait le fait de ranger Attila parmi les rois de France parce qu'il saccagea le royaume franc.

En présence de tout ceci, que fut la Renaissance ? Un recul de dix siècles ; pas complet, à coup sûr, car le sublime effort du Moyen Age ne pouvait être complètement anéanti. En vain, son art fut dédaigneusement traité de gothique ; la Renaissance sut copier les pilastres antiques, mais elle ne put retrouver l'ignorance antique dans l'art de voûter. Imitation servile souvent avec de faux principes : Voilà ce qui saute le plus aux yeux dans l'œuvre de la Renaissance. Epoque morte, cette prétendue Renaissance, nous serions presque en droit de le dire.

Je me trompe ; à un certain point de vue, véritable renaissance, celle du Paganisme. Ah, les adeptes des divinités païennes peuvent la saluer de ce titre : Jupiter, Vénus, Mercure, sortis des abîmes où vous aviez confinés Constantin, Saint Martin et Charlemagne, vous pouvez vous réjouir. Vous voici dans l'art, avec votre âme, vos figures, vos symboles. Vous voici jusque dans les Parvis sacrés où vous prendrez même parfois la place des saints emblèmes, vous voici au Ciel où les Saints prendront votre nom de Divi, et dont la gloire s'appellera de nouveau l'Olympe.

Chevalier P.-A. PIDOUX.